

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTREAL, 27 JUILLET 1895

No. 47

SOMMAIRE :

Etrange Politique : A quoi bon tant de conseillers? Laissez parler les payeurs, *Duroc*. — Comme chez nous : Le clergé et ses pires ennemis, *Libéral*. — La guerre de races, Division irréparable entre Anglais et Français, *E. F.* — A propos d'Art Canadien, *D'Orient*. — Chronique : Morbus Littéraire, *Charles Fuster*. — Pages Sociales : A qui le Peuple? *Civis*. — Le Prêtre, la Femme et la Famille, (*à suivre*), *J. Michelet*. — Le Présent et le Passé, *M. J. Gauffres*. — Extraordinaire cuisine de deux vieux, *Pierre Loti*. — Voyage Circulaire, *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

ETRANGE POLITIQUE

A QUOI BON TANT DE CONSEILLERS ?

LAISSEZ PARLER LES PAYEURS !

Les conseillers ne sont pas les payeurs !
Chacun sait cela.

Aussi est-il pour le moins étrange de voir un journaliste, qui est en même temps membre du parlement, demander en suppliant des conseils au clergé catholique dans la question des écoles.

Nous voudrions bien savoir si c'est le clergé qui a des enfants à faire instruire et des familles à élever, ou bien si ce sont les pères de famille.

Surtout, nous voudrions bien savoir si c'est le clergé qui paye les écoles.

Sûrement non, nous avons même toujours compris que c'était lui qui faisait de l'argent — et beaucoup d'argent — grâce aux sacrifices que s'imposent les pères de famille consciencieux pour faire instruire leurs enfants.

Aussi, je vous le demande, quel besoin avons-nous des conseils de ces gens-là ? qu'ils prennent notre argent, c'est déjà beaucoup trop, mais enfin, qu'ils nous laissent notre libre arbitre.

D'ailleurs, ils sont jolis leurs conseils, et c'est bien le cas de les encourager à parler.

S'il y a des hommes qui ont reculé jusque dans un avenir qui paraît bien confus ou qui même ont empêché à jamais la solution du problème des écoles, ne sont-ce pas les évêques qui ont parlé

Tous ceux qui ont ouvert la bouche ont dit ou commis une bêtise, chacun dans leur genre.

La plus pommée c'est celle de Mgr Gravel dont la lettre à Mgr Ledochowski avec le petit projet de séduction du Conseil Privé, confié au cardinal Vaughan, a fait perdre au moins cinquante voix à la cause des écoles dans le parlement.

La palme revient pour la deuxième à Mgr Langevin qui a voulu faire son petit Jules Favre et s'écrier comme celui-ci devant Bismarck au lendemain de Sedan : "Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses." Comme Jules Favre aussi il est destiné à se voir enlever une rude tranche de son territoire et un rude monceau des pierres de ses forteresses, si même on lui en laisse un peu.

Le troisième qui s'est fait remarquer dans ce concours de gaffes dangereuses, c'est Mgr Lafèche, qui pour le plaisir de faire pièce à l'hon. M. Laurier, a déclaré que le système des écoles séparées d'Ontario auquel se seraient raliés bien des protestants, et qui eût pu devenir un moyen terme de conciliation, était un système d'écoles sans Dieu inacceptable.

En présence de bourdes aussi monumentales que celles-là, il faut avoir du toupet pour demander encore aux évêques de parler.

Que ne se sont-ils tus dès le début plutôt. Je sais bien qu'on nous dira : mais M. Joncas dans l'*Evènement* leur demande de parler pour dire qu'on ne parle pas.

Parfaitement, qu'ils s'appliquent à eux-mêmes la recommandation et tout ira bien.

D'ailleurs de quel droit viendraient-ils nous dire de discuter ou de ne pas discuter telle ou telle question politique. Ce serait trop fort. Ne sommes-nous plus libres d'en agir à notre guise dans les questions qui intéressent notre bien-être social, et qui a donné autorité même

à des évêques de décréter que la discussion de telle ou telle question est dangereuse et pernicieuse

Si M. Joncas comme représentant du peuple n'est pas capable de savoir seul ce qu'il a à faire et d'aviser ses commettants de leurs devoirs, qu'il se retire et fasse nommer à sa place le bedeau de Gaspé, mais qu'il ne vienne donc pas au nom de toute la province demander aux évêques une consultation que personne n'a sollicitée et dont les bons effets ne peuvent être que problématiques si l'on en juge par les précédents.

D'ailleurs, pourquoi ne parlerait-on pas de la question des écoles du Manitoba d'ici au mois de janvier ?

Croit-on qu'il n'y a pas encore bien des choses ignorées, des choses soigneusement cachées sur cette question ?

Croit-on connaître à fond l'opinion du peuple de langue française sur cette question ?

Sûrement non, on ne la connaît pas.

Celui qui ferait un plébiscite intime dans les familles canadiennes, d'ici à six mois, s'apercevrait que l'opinion générale, l'opinion intime est que ce serait un grand malheur de mettre de nouveau les écoles du Manitoba sous la domination du clergé.

Un plébiscite *entre quat'-z-yeux*, comme l'on dit, donnerait un résultat de *neuf* sur *dix* en faveur des écoles publiques contre les écoles séparées.

Ce que nous disons là, tout le monde le sait, mais personne n'ose le dire.

C'est comme pour l'annexion : soixante-quinze pour cent des canadiens-français sont favorables à l'annexion mais personne n'a le courage de le proclamer.

Connaissant cet état de choses, cet état d'esprit et d'âme de notre population, nous pensons que rien n'est plus propice à l'obtention d'un arrangement utile de la question que sa discussion réitérée en public.

Le jour où l'on se sera bien convaincu et où l'on aura les preuves que le clergé seul est au fond de l'agitation, on sera bien près de la solution.

LA GUERRE DE RACES

DIVISION IRRÉPARABLE ENTRE ANGLAIS ET FRANÇAIS

Les intérêts civils et religieux poussent la population française à l'union avec les Etats-Unis. — La position de l'église catholique sur cette question change complètement — Manitoba est déterminé.

“ Il eût bien mieux valu pour nous, disait l'autre jour entre amis un député d'Ottawa, que les Canadiens eussent uni leur sort à celui des treize colonies. Le Canada serait alors une des plus riches parties des Etats-Unis au lieu de rester une pauvre colonie rongée jusqu'à la moëlle par l'antagonisme des races et des religions.

A la suite de la session qui vient de s'achever, des milliers de personnes sont du même avis. La question des écoles du Manitoba n'a pas avancé d'un pas et la tension des rapports entre les deux races inquiète l'Angleterre elle-même. Au Manitoba, le peuple est plus opposé que jamais à une législation remédiate. Les tories parodent avec l'insigne de la petite école rouge, *Little Red School*, à la boutonnière. Le 12 juillet les orangistes se sont comptés à Winnipeg et ont fait serment de consacrer leurs vies et leurs fortunes au maintien des écoles publiques. D'un autre côté les Français de Québec ne se cachent pas pour dire qu'ils peuvent régler la question par la sécession et l'annexion aux Etats-Unis. Comme ils contrôlent le St-Laurent, il ne peut pas y avoir sans eux de Canada Britannique. Bon gré, mal gré les provinces anglaises seraient obligées de les suivre dans l'Union.

Jusqu'à présent l'église catholique a été l'ancre de salut de la puissance britannique dans le Canada français. Les habitants, si on leur eût laissé suivre leur idée, se seraient joints aux treize colonies. Maseres, entre autre preuves, cite une chanson qui faisait fureur dans les campagnes pour ridiculiser l'évêque, Mgr Briand, qui, une pension du gouvernement anglais dans sa poche, commandait aux Canadiens de combattre les Américains

sous peine de châtimens spirituels et pécuniaires. Le Clergé et les Seigneurs étaient d'instinct favorables à la monarchie et redoutaient le républicanisme des Puritains de la Nouvelle Angleterre qui avaient dénoncé l'Acte de Québec. Plus tard, la Révolution française fut pour eux un nouveau sujet d'opprobre. Mais la masse eût préféré s'unir aux Américains même jusqu'en 1812. La domination britannique n'avait rien pour les séduire ; ils auraient voulu voir la fin des dîmes et de la tenure féodale, et certes, en échange, les relations commerciales avec la Nouvelle-Angleterre leur auraient profité plus que la *politique de plantations* de la Grande-Bretagne.

Mais l'Eglise, elle, obtint ce qu'elle désirait en alternant ses caresses et ses menaces à l'égard des hommes d'Etat anglais, et avant peu elle obtint une puissance qu'elle n'avait jamais eue sous le régime français. Pendant la rébellion de 1837, ces messieurs du Séminaire de St. Sulpice de Montréal se distinguèrent par leur loyauté à la Couronne Britannique et c'est eux qui poussèrent Mgr Lartigue à prendre la farouche décision de refuser la sépulture religieuse aux patriotes tombés les armes à la main. En échange le gouvernement anglais reconnut tous les titres du Séminaire à la possession de l'Ile de Montréal et au fief des Deux-Montagnes, et cette reconnaissance fit de cette corporation la plus riche institution du continent ou du monde entier. Le clergé catholique reçut une autre récompense décernée pour la loyauté du clergé *en général*, la loi française d'érection des paroisses fut étendue à cette portion de la province de Québec qui en avait été exclue et réservée pour la loi anglaise. L'Eglise catholique étendit ainsi son pouvoir de taxation et de perception de la dîme dans toutes les limites de la province.

Les bons offices du gouvernement anglais ouvrirent ensuite largement à l'Eglise les trésoreries provinciale et fédérale. Dans Québec les Ordres religieux obtinrent des prêts et de gras contrats pour l'entretien des malades, des aliénés et des criminels ; leurs immenses pro-

priétés furent exemptées en tout ou en partie des taxes municipales ; les Jésuites reçurent une compensation pour la séquestration de leurs biens par le pape Clément ; l'autorité civile se soumit à l'extraordinaire doctrine ultramontaine que l'Église catholique forme un *imperium in imperio*.

En somme elle avait un millier de raisons palpables pour être fidèle à l'Angleterre.

Mais à la longue, les facteurs de désagrégation n'ont pas pu être contrôlés davantage. L'exode de près d'un demi million de Canadiens-français aux Etats-Unis a réduit à néant la prétention qu'il n'y avait rien à gagner par l'annexion. La nationalité canadienne est aujourd'hui à cheval sur la frontière. Tous les jours, de mai à octobre, les trains allant aux Etats-Unis sont bondés d'émigrants escortés aux gares par des corps de musique et des amis tout prêts à les suivre. Dans Québec, comme en Irlande, tout émigrant est une victime du gouvernement.

Si les orangistes ne les avaient pas persécutés, si les Canadiens-français avaient eu *fair play*, ils n'auraient pas eu besoin d'émigrer, ils auraient pu vivre et mourir heureux, à l'ombre du clocher.

Lorsqu'il s'agit du départ d'un groupe nombreux, le curé vient au départ du train, il bénit les voyageurs et tous entonnent en chœur la complainte du *Canadien Errant* :

O jours si pleins d'appas
Vous êtes disparus,
Et ma patrie, hélas !
Je ne la verrai plus,

Non, mais en expirant,
O mon cher Canada :
Mon regard languissant
Vers toi se portera.

Il fut un temps où les Canadiens rêvaient de reconstituer une Nouvelle-France ou de faire de leur province un domaine de langue française indépendant, avec ou sans le consentement de l'Angleterre. Mais l'émigration a porté le coup fatal à ces espérances.

L'union politique avec les Etats-Unis est aujourd'hui le destin tracé, et le plus tôt sem-

ble devoir être le mieux. Le clergé avait l'habitude de représenter les Canadiens émigrés comme de mauvais Canadiens et de mauvais catholiques, mais ce temps est passé. Pas le pire, mais bien le meilleur tiers de la race est aujourd'hui rendu aux Etats-Unis. L'exode opère par section, et dans quelques paroisses du bas du St Laurent, la moitié des fermes sont abandonnées et il ne reste que la population incapable de bouger. Les journaux de la Nouvelle-Angleterre circulent dans toutes ces paroisses et tout individu qui revient des Etats est écouté comme un oracle.

L'Église, elle-même, n'a pas été capable d'inspirer au peuple la loyauté à la Confédération. Le 1er juillet, fête de la Confédération, est observé dans les provinces anglaises, mais dans Québec, il passe inaperçu. Le seule fête est la St-Jean Baptiste.

Le Canada français souffre d'ailleurs de troubles internes dont l'Église est tenue responsable. La dîme annuelle du vingt-sixième boisseau des céréales est, aujourd'hui que les prix sont bas et que le sol est épuisé par la surproduction, beaucoup plus lourde qu'elle était au dix-huitième siècle. La taxe de *fabrique* pour l'érection et la réparation des églises paroissiales et des manses curiales était une bagatelle du temps des Gallicans, bons vivants et bons enfants, mais les nouveaux curés ont la manie de bâtisses somptueuses et la subdivision interminable des paroisses leur permet de satisfaire ces goûts aux dépens des habitants. Les exemptions de taxes sur les biens ecclésiastiques évalués à 50 millions de piastres, la multiplication des ordres religieux ; leur application aux travaux industriels, tout cela contribue au malaise économique. Tandis que les colons du Saguenay implorant pour avoir du grain de semence, le séminaire de St-Sulpice prête des millions de l'argent canadien pour construire des collèges à Rome et aux Etats-Unis.

Mais la cause primordiale du décroît d'influence de l'Église comme bouclier et rempart de la soumission à l'Angleterre, réside dans le

mécontentement du clergé lui-même. Autrefois, il menait les choses à peu près à son goût, un mot de leur agence à Londres, la menace de se révolter si on ne satisfaisait pas leurs caprices suffisait pour faire plier le Bureau Colonial. En chiffres ronds aujourd'hui 30% de la population est français, 70% est anglais, 40% est catholique : Français, Irlandais et Écossais ; 60% est protestant ou n'appartient à aucune église. Les Anglais deviennent agressifs et l'Église perd du terrain. Elle avait pensé que l'Acte de la Confédération de 1867 et l'Acte du Manitoba de 1870 lui donnaient certains droits qui ont été discutés avec succès. Elle a perdu les écoles séparées au Nouveau Brunswick et elle est sûre de les perdre au Manitoba ; l'usage officiel de la langue française a été aboli dans les territoires du Nord-Ouest, cette région découverte par Des Groseillers et La Vérandrye ; les écoles françaises sont disputées pied-à-pied dans Ontario.

L'Église faiblit même dans le Parlement fédéral. La confédération a fixé la représentation de Québec à 65 tandis que celle des autres provinces grandit avec la populations et atteint aujourd'hui 150.

L'Église a toujours été tory. Du temps de Sir John Macdonald, les orangistes d'Ontario étaient tenus en bride, mais maintenant ils ont brisé le lien et contrôlent toute la portion anglaise du parti. Pour compliquer les choses, Québec est en banqueroute. Des millions ont été dépensés en travaux publics pour empêcher le peuple d'émigrer, mais en vain. En un mot, il n'y a plus d'avenir au Canada pour l'Église catholique ni pour la population française.

Les curés ont visité, pour la plupart, la Nouvelle-Angleterre ; ils y ont même vécu, et leurs préjugés contre les institutions républicaines sont évanouis. Ils ont compris que la dime et la fabrique ne sont pas essentielles au salut des âmes et qu'une Église sage, au lieu de gifler le pouvoir à coups de *Syllabus*, peut suivre des hommes comme le cardinal Gibbons et l'évêque Ireland et s'adapter au milieu moder-

ne. Ils ont étudié la constitution américaine et vu que Québec, s'il était un Etat de l'Union, pourrait beaucoup mieux contrôler ses affaires que sous le risque d'un veto d'Ottawa. Naturellement l'Église ne pourrait pas, pour sauver les apparences au moins, continuer à percevoir des taxes et à grossir ses propriétés, mais qu'importe puisqu'elles sont sûres d'aller au diable, en tout cas. L'emploi exclusif du français serait difficile à conserver, mais il ne s'en suivrait pas que le français serait extirpé, il resterait le langage du foyer, de la maison, il resterait la langue de la chaire.

En ce moment, le tarif des Etats-Unis exclut l'habitant de son meilleur marché. Les théoriciens peuvent discuter, mais l'habitant sait bien que c'est à lui de payer les droits. Le bon marché de la main d'œuvre, l'abondance des pouvoirs d'eau, la richesse des pêcheries, des forêts et des mines, tout cela serait vite mis à profit par des capitalistes américains, ferait cesser l'émigration et produirait des revenus considérables.

Voilà ce que les curés commencent à comprendre.

" Par dessus tout, disait un évêque l'autre jour, l'annexion nous donnerait la paix. Nous en aurions fini avec ces guerres de races qui absorbent toute notre énergie sans espérance, car le seul résultat est l'abaissement pièce à pièce des droits français et catholiques ainsi que des privilèges de notre race. L'essai du Canada était condamné d'avance. Voyez d'ailleurs ce qui est advenu au commencement du siècle de l'union de la Belgique catholique à la Hollande protestante."

Dans les provinces anglaises, tout le monde se demande : " Comment cela va-t-il finir ? " Tous ceux qui croyaient que la Confédération pourrait marcher désespèrent aujourd'hui. Lord Aberdeen semble être sur des épines. Dans l'entrevue qu'il a eue avec M. Greenway, celui-ci lui a dit qu'il répondrait à la coercition par la sécession. En Colombie Anglaise, le 12 juillet, les Orangistes de l'Orégon et du territoire de Washington se sont unis à ceux de

Vancouver pour déclarer qu'ils appuieraient Greenway. Les corporations méthodistes, presbytériennes, baptistes, anglicanes, à leurs conventions d'été ont passé dans tout le Canada des résolutions et on ne parle pas d'autre chose dans les journaux des provinces anglaises.

Mais, s'il advient une rupture dans la Confédération, elle viendra sûrement du Canada français qui défend une *cause perdue*.

E. F.

N. B. — L'article qui précède et dont tout le monde a pu apprécier les intéressantes informations a paru d'abord dans le *Sun* de New-York. Nous avons cru qu'il plairait à nos lecteurs d'en connaître la teneur et nous en avons fait une traduction spéciale. Le courant d'annexionnisme dans le clergé que signale l'auteur existe à n'en pas douter, mais c'est la première fois que cette idée est notée dans un journal.

LA RED.

COMME CHEZ NOUS

LE CLERGE ET SES PIRES ENNEMIS

Il se produit en France dans le clergé un mouvement des plus curieux qui donne amplement raison à tous les vieux républicains qui ont toujours combattu le rappel du Concordat et la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le Concordat qui fut considéré un jour par le clergé catholique comme l'arche sainte des libertés de l'Eglise, est devenu, au fur et à mesure que les ambitions politiques se sont développées, une armure beaucoup trop serrée pour la taille des clercs batailleurs.

Entre les mains d'un gouvernement ferme et désireux de faire respecter la constitution sans violence, mais aussi d'une main de fer, le Concordat est devenu une arme d'une puissance terrible.

Enveloppé de cette tunique de Nessus, le clergé se heurte à chaque instant au bras séculier et se voit sans cesse ramené dans le milieu étroit où il est cantonné par la loi.

On comprend qu'avec les idées d'émancipation qui se propagent, avec surtout les divergences si notables qui existent dans les rangs ecclésiastiques depuis l'inauguration de la nouvelle politique papale, les évêques et leur cler-

gé se trouvent attachés comme des chats de Kilkenny et se dévorent sans avoir chance d'échapper à la rage des voisins.

Aussi avons-nous assisté à cet étrange spectacle, unique dans l'histoire parlementaire française, de représentants du clergé de France en Parlement demandant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Cette doctrine religieuse est tellement nouvelle en France, elle sort tellement des traditions que la déclaration de Mgr d'Hulst a créé un moment de stupeur.

C'était la fin d'un monde.

Ce clergé qui a toujours marché à l'ombre du pouvoir, dans la trace du monarque quand il ne lui brûlait pas la politesse pour marcher devant, qui dans les jours les plus sombres n'a jamais un instant cessé de réclamer sa place à côté de l'autorité civile, se décide à renoncer à tout cela pour voguer à sa guise.

Ah, c'est un rude compliment à faire aux institutions républicaines si leur force est telle que le serpent est obligé d'abandonner la lime, et si le clergé, s'apercevant qu'il ne peut les entamer, abandonne ainsi la partie.

Mgr d'Hulst qui parlait après le farouche Goblet a même ajouté : " et pour obtenir notre liberté, nous nous unissons à nos pires ennemis. "

Allons, voilà qui est parler, voilà qui est franc. Nous sommes accoutumés à cela, ici, la tactique qu'il conseille n'est pas nouvelle, mais on n'a pas le courage de l'avouer au Canada.

Chez nous, le clergé catholique ne marche-t-il pas la main dans la main avec les orangistes pour l'écrasement des libéraux, et cela depuis notre existence politique ?

N'a-t-il pas marché avec le parti anglais contre le parti canadien pour arrêter le progrès des idées libérales ?

La tactique conseillée par Mgr d'Hulst est la vieille tactique ecclésiastique. Nous le remercions de l'avoir aussi courageusement formulée et nous nous souviendrons de sa déclaration.

LIBERAL.

A PROPOS D'ART CANADIEN

REPONSE A UN ARTICLE DU "REVEIL"

Nous venons de recevoir la correspondance suivante que nous faisons un devoir de publier :

Monsieur le rédacteur du S. C. :

Je reçois un article que l'on a découpé dans votre journal, et où il est dit qu'il ne faut pas englober dans un blâme général les ecclésiastiques de Montréal à propos de leur anti-patriotisme l'encouragement donné à nos artistes par les abbés Sentennes et Lenoir. M. l'abbé Lenoir a une fois donné un prix raisonnable à un artiste pour une copie de tableau, mais il s'est bien promis depuis de ne jamais payer une telle somme. Quant à M. l'abbé Sentenne, n'est-ce pas forcé par les arguments et l'influence de quelques citoyens qu'il a renoncé à son idée première de faire peindre par des artistes européens les tableaux de la chapelle de N.-D. du Sacré-Cœur ?

Sera-t-il possible de détourner le révd curé Larocque de l'idée qu'on lui prête (et la chose n'a pas été contredite) de faire peindre par des artistes italiens les quarantes toiles de sa future église. On dit aussi que les autorités de la cathédrale se proposent d'orner les murs de ce temple avec des tableaux importés de l'étranger. Qui donc fournit l'argent nécessaire à l'achat de ces tableaux ? c'est Baptiste ; alors que l'on donne à ses enfants les commandes que l'on veut distribuer à l'étranger, dût-on payer plus cher. Personne ne s'en plaindra, et tous les citoyens donneront de meilleur cœur. On évitera peut-être aussi l'immigration d'artistes étrangers qui supposerons que nous n'avons personne ici pour répondre à la tâche, puisque les commandes canadiennes affluent en Europe. Pourtant la personne qui, dit-on, sert d'intermédiaire entre nos curés et les artistes romains, est de notre race, et devrait savoir que les artistes canadiens sont en nombre suffisant pour exécuter les commandes, quelques nombreuses et importantes qu'elles soient. Quel serait donc son but ! quel intérêt la guide. Croit-elle que depuis son départ du pays les artistes d'alors sont morts, et que de nouveaux ne se soient point produits. Alors qu'elle se détrompe ; Messieurs Bourassa, Huot, Meloche, Hamel, Gill, Larose, Franchère, St Charles, Côté, et d'autres encore sont là pour répondre à l'appel si leurs services sont requis. Pourquoi donc priver les nôtres de travaux dont ils se sont rendus dignes par leurs études antérieures. Veut-on les obliger d'émigrer ? Ma foi si quelqu'un d'entre eux devait en arriver à cette détermination, nous lui conseillerions de planter sa tente à Québec. Là du moins il y a encore l'esprit de clocher dans la population, et beaucoup de patriotisme parmi le clergé.

D'ORIENT

Les épreuves de la XIe lettre de Jacques Lecroyant ne nous étant pas revenues en temps utile la publication de cette lettre est remise à la semaine prochaine.

Nous remettons aussi à la semaine prochaine la suite des "Papiers d'Examen."

CHRONIQUE

MORBUS LITTÉRAIRE

Nous vivons dans un temps où tout le monde veut écrire. Tout à l'heure encore, je recevais deux lettres de braves garçons qui vont s'en venir à Paris, avec une mallette, quelques billets de cent francs et des illusions.

Ah ! mes pauvres amis ! Vous allez faire connaissance avec toutes les déceptions, tous les ravalements avec les secousses des vaines attentes, avec la " crise de la librairie", avec les syndicats qu'accaparent le théâtre. Ce n'est rien.

Malgré tout cela, malgré la librairie inabordable, le théâtre clos, le journalisme fermé ou sans ressources, je veux supposer encore que, par un miracle de bonheur, après quelque hasard providentiel, vous ayez percé. On aura bien vendu votre livre, on applaudit votre pièce, on fait un succès à vos articles. Vous êtes un des vainqueurs du jour. Ah ! le pauvre triomphe, si vous saviez !

Tout jeune, lorsque, à l'étude, on lit quelque beau morceau d'un poète aimé, il vous semble que ce nom éclate en lettres d'or ; pendant vos insomnies, le mirage vous poursuit ; et, très sérieusement, vous jugeriez que l'homme imprimé, le "cher maître" est un homme à qui rien ne manque.

Si, lorsque j'étais au lycée, on avait osé prétendre que Coppée est souvent malade ou mélancolique, que Daudet souffre des tortures, que chacun des autres porte une plaie cachée ou traîne un immense ennui, je me serais, je crois bien, récrié comme un beau diable.

Vous vous récriez aussi, et c'est si naturel ! Je vous envierais, très sincèrement, si ce joli nuage rose ne faisait que vous charmer sans vous conduire plus loin. Il faut, pour être heureux, avoir vu quelque part, en passant, une petite maison qu'on ne reverra jamais, et où l'on eût trouvé le bonheur. Je ne sais qui a dit cela, en termes autres ; il disait vrai, — et c'est charmant, c'est même bienfaisant de se figurer qu'ailleurs, en vivant une autre vie, on aurait été heureux.

Il y a maintenant, aujourd'hui même, dans ce bon pays de France, vingt mille jeunes gens qui se disent : " Oh ! si j'étais célèbre ! " Seulement, comme cette pensée n'est pas inoffensive, je crois qu'il faut dire si elle a tort ou raison.

Elle a tort.

D'abord, même en plein succès, on n'a jamais la stabilité de ce succès.

En fait de journalisme, cela saute aux yeux : il faut, malgré la fatigue du cerveau qui se vide, avoir toujours du talent. On en a quelque temps, et puis on n'en a plus. N'en ayant plus, on veut faire comme si on en avait davantage. Et c'est piteux en même temps que cruel.

Au théâtre, on débute toujours. Dans le roman, dans la poésie, dans toute autre genre littéraire, on se trouve en face d'un dilemme sans issue. Le public, la critique, aiment les classifications aisées ; si vous avez fait un joli livre dans une teinte rose, il est, d'abord, bien entendu qu'on vous écrasera toujours et on vous humiliera avec le souvenir de cette œuvre, surpassée depuis par d'autres, mais dont on se sert pour annihiler son propre auteur.

Ensuite, si ce premier livre, le seul adopté par les admirations, est bleu tendre ou rouge sang-de-bœuf, on vous cantonnera dans ce drame brutal ou cette idylle : de par l'opinion et la routine, vous êtes condamné à la perpétuité du rouge sang-de-bœuf ou du bleu tendre. Si vous êtes un artiste, un de ceux qui trouvent improbe et ennuyeux de se répéter, votre affaire est sûre. Trente ans plus tard, lorsqu'après les *Lys blancs* ou les *Furies*, vous aurez publié vingt œuvres, toutes sincères et nouvelles, on vous répètera encore, avec la candeur de la sottise ou le sourire pincé de concurrence : " C'est très bien, ce que vous faites, très bien. . . . Mais les *Furies* ! Mais les *Lys blancs* ! Ne retenez-vous pas quelque chose comme ça ? "

C'est le supplice de Barbier par la *Curée*, de Coppée par le *Pussant*, de Sully-Prudhomme par le *Vase Brisé*, de Leconte de Lisle par *Midi*, de Gustave Droz par *Monsieur, Madame et Bébé* ; c'est le pire supplice, — celui de l'ouvrier par sa propre œuvre.

Et tous les autres !

Il y a les inalaises physiques, les troubles nerveux, les matinées de lassitude, après les soirées d'excitation fébrile. Mais surtout, pour désoler le cœur, il y a ce dessèchement par l'observation intime, et cette préoccupation, à la fois angoissante et monstrueuse, de mettre tout " en littérature. "

On perd ainsi la spontanéité de la joie, celle même de la douleur. On n'a plus le désintéressement de l'émotion, son acuité imprévue et son charme. Oh ! la vie, la bonne vie naturelle, presque animale, avec ses désirs, ses ivresses, ses attendrissements, ses souffrances même, dont chacune vous grandit et vous complète ! Mais les tristesses, les pitiées, les deuils littéraires ! En vérité, que tant de braves garçons tiennent ainsi à perdre tout le meilleur de leur vie, à remplacer cet or par du *toc*, cette nouveauté perpétuelle par le dégoût anticipé, — voilà qui est à n'y pas croire.

Il y faut croire pourtant. Malgré tout ce que j'ai dit, tout ce qu'on pourra dire, il y aura toujours des garçons pour tenter l'aventure. Nous en décourageons, à l'avance, quelques-uns. Si elle ne les anéantit pas tout-à-fait, si elle les laisse s'en aller à temps, la vie se chargera d'en décourager deux ou trois mille par année. Parmi ceux qui persisteront, cinq ou six

arriveront au but, pour connaître ensuite l'incurable tristesse du rêve atteint et dédoré. Cette tristesse-là se traduira par de fières et grandes œuvres, les œuvres de la maturité désenchantée.

Il n'est donc pas mauvais que de hardis garçons, vraiment brûlés du feu de l'art, tentent cette aventure pleines d'embûches, puisque leur expérience même et leur douleur nous peuvent valoir des œuvres admirables. Laissons faire les vocations irrésistibles ! Mais, par pitié, décourageons les autres. Ne craignons pas les redites, insistons, rabâchons. . . Il y aurait crime, crime véritable, à ne pas dire et redire, à ne pas crier toute la vérité.

CHARLES FUSTER.

PAGE SOCIALES

À QUI LE PEUPLE ?

Le peuple n'est pas à vendre, comme le prétendent les pessimistes auxquels se joignent les blackboulés du suffrage universel, il est à prendre. Saisissez, je vous prie, toute la différence. Et le prendra quiconque l'aimera d'un amour vrai, intelligent, large, désintéressé :

Aujourd'hui, on s'imagine que le peuple est prêt à se donner au socialisme révolutionnaire.

D'aucuns affirment qu'il ne s'appartient déjà plus. Peut-être. En tout cas, s'il s'est donné, ce n'est pas d'une façon définitive, et le lien qui l'attache au socialisme violent n'a pas l'épaisseur d'un fil de vierge. Un souffle, — mais chaud, généreux, chargé de cette bonne senteur que laisse sur tout ce qu'elle effleure la sympathie — suffirait pour rompre ce lien si frêle, si ténu, mais qui, je le jure sur mon expérience des hommes, pourrait devenir une chaîne d'esclave, si nous n'y mettons bon ordre.

Ah ! vous ne savez pas quel fouet de garde-chiourme est en train de tresser le parti révolutionnaire pour faire marcher le peuple, au lendemain du grand chambardement.

On n'est pas bête dans ce parti ; on y est même très intelligent. On n'ignore pas que, malgré l'influence exercée par le milieu économique sur la mentalité de l'individu, le peuple ne sera pas capable, immédiatement après la Révolution, de se servir des instruments de travail mis à sa disposition. On compte donc sur une période de transition pendant laquelle la liberté de tous exigera la confiscation de la liberté de tous exigera la confiscation de la liberté de chacun. Et alors, ô mes amis, gare à ceux qui invoqueront les droits *imprescriptibles* de l'individu ! Jugez de leur situation par ce qui arriverait à une demi-douzaine de moutons qui, sous prétexte de liberté, sortiraient du troupeau et gambaderaient dans un champ de navets.

Le berger, sans doute, lancerait son chien à leur troussé, et les coups de dent de l'un auraient bientôt raison des vellétés d'indépendance des autres.

Du reste, les grands lamas du parti ne dissimulent que très vaguement leur ferme dessin d'avoir recours au principe d'autorité. Aimable euphémisme dans la bouche de ceux qui regardent la force comme la grande accoucheuse du progrès — pour établir le fonctionnement de leur futur mode économique et social.

Il est probable que si le peuple soupçonnait le régime de galérien qu'on lui prépare dans les chantiers et ateliers nationaux, municipaux ou syndicaux de l'ère collective, il la trouverait mauvaise et fausserait compagnie à ses défenseurs attitrés ; mais le peuple est un grand enfant qui croit encore aux contes de fées et à l'influence des baguettes magiciennes. Quand les orateurs révolutionnaires — je tiens à faire remarquer que je ne dis pas socialistes et la distinction est capitale — promettent aux *citoilliens* plus de confiture que de pain, les *citoilliens* n'écoutant que leur estomac, lequel a ses raisons que la raison n'a pas, applaudissent ferme et votent en conséquence.

Ce qui m'étonne, c'est qu'on s'étonne de cette attitude du peuple vis à vis des révolutionnaires. Pour l'expliquer, inutile de faire appel aux psychologues. Il ne s'agit pas ici d'analyser un état d'âme, mais simplement de constater un état d'estomac.

Un homme traversait un désert. Il suait à grosses gouttes. Vide était sa gourde et au fond de sa besace un morceau de pain séchait. Il s'enfonçait dans les sables d'un pas fatigué ; triste, penché sur son bâton noueux, il allait, le cerveau bouillant, les yeux hagards ; il allait, obéissant à une force d'impulsion qui diminuait d'heure en heure.

Soudain il aperçoit, devant lui, deux voyageurs venant en sens inverse. L'un sortait de la droite et se dirigeait vers la gauche. Allègrement monté sur un cheval arabe, il se livrait à des fantasias séduisantes ; l'autre arrivait de la gauche et marchait de la dextre.

Assis à l'aise entre deux bosses d'un chameau, le premier était escorté d'une longue caravane chargée d'abondantes provisions. Les deux voyageurs s'arrêtèrent devant ce malheureux. " Mon frère, lui dit le premier, mon pauvre frère, mon excellent frère, je te plains ; tu as soif, tu as faim, tu es fatigué, suis-moi et, dans quelques heures de marche, nous arriverons à un oasis où les sources sont limpides et fraîches et les dattes exquisées. Pour te faire prendre patience, le long de la route, j'exécuterai quelques tours de voltige."

Le second voyageur, plus calme, plus froid, desserre à peine les dents et dit au misérable, sur un ton de parfaite indifférence : " Je crois bien que si vous con-

sentez à suivre les traces de mes chameaux vous aurez quelque chance de rencontrer, après plusieurs journées de marche, une mare heureuse. Après ça, je n'insiste pas, continuez votre route comme bon vous semblera, je ne tiens pas autrement que ça à vous savoir sur mes derrières "

Lequel des deux le pauvre égaré suivra ?

Vous comprenez l'apologue : l'homme, c'est le peuple ; le premier voyageur, c'est le socialisme révolutionnaire ; le second, c'est la classe bourgeoise. Sans doute, en écoutant le brillant cavalier, le pauvre égaré s'apercevra bientôt que les plus belles paroles, les promesses les plus alléchantes, sont choses creuses ; il tombera sur le bord de la route et rendra son dernier soupir dans un râle, tandis que son guide continuera à simuler des attaques fantastiques et à pousser son cri strident de guerre. Mais s'il avait suivi les conseils de l'homme confortablement juché sur son chameau, aurait-il été plus avancé ? Il aurait vécu, donc il aurait souffert plus longtemps. Maigre bénéfice.

Ah ! si le voyageur opulent lui avait dit : " mon ami n'écoute pas ce beau parleur, il est victime du mirage, l'oasis dont il parle n'existe que dans sa riche imagination. Crois-moi : je n'ai aucun intérêt à te tromper. La preuve c'est que pour te conduire où je vais, et où tu trouveras le repos, je t'offre fraternellement de te désaltérer à mes outres, de t'asseoir sur un de mes chameaux, de monter en croupe avec moi et s'il te faut même un peu de couscouss, tu disposeras de celui que je possède." Et, si mettant sa conduite au diapason de ses paroles, le voyageur descendait de sa monture et la cédait pour un temps au malheureux, n'en doutez pas, à ce langage et à cet acte l'homme n'aurait pas résisté, il aurait snivi, la reconnaissance au cœur et la bénédiction sur les lèvres, ce guide fraternel.

Je le répète, le peuple est encore libre, il soupire après un sauveur. Quel beau rôle pour les hommes vraiment forts, pour ceux vraiment purs et vraiment justes, de le prendre en croupe et de lui rendre ainsi la route plus aisée pour l'emporter dans les régions sereines de l'équité.

CIVIS.

LE PRETRE LA FEMME ET LA FAMILLE

PREFACE DE LA TROISIEME EDITION

Un ami du REVEIL nous a passé la préface de la troisième édition de cette œuvre de Jules Michelet, que nous reproduisons.

Ce livre a produit sur nos adversaires un effet que nous n'avions pas prévu. Il leur a fait perdre toute mesure, le respect d'eux-mêmes ; que dis-je ? celui du sanctuaire, qu'ils devraient nous enseigner. Voilà qu'en pleine église, en chaire, on prêche contre un homme vivant, on le nomme par son nom, on désigne le livre

et l'auteur à la haine de ceux qui ne savent pas lire, qui ne liront jamais ce livre... Pour lancer contre nous ces furieux prédicateurs, il faut que les chefs du clergé se soient sentis bien atteints.

Nous avons touché trop juste, à ce qu'il paraît. . . . La femme ! c'est le point où l'on se trouve sensible. La direction, le gouvernement des femmes, c'est la partie vitale du pouvoir ecclésiastique, qu'on défendra jusqu'à la mort. Frappez, si vous voulez, ailleurs, mais non pas à cette place. Attaquez les dogmes, à la bonne heure, on jouera la violence, on déclamera froidement... Mais si vous vous avisez de toucher ce point réservé, la chose devient sérieuse, ils ne se connaissent plus.

Triste spectacle de voir des pontifes, des anciens du peuple, gesticuler, trépigner, écumer, grincer des dents.. jeunes gens, ne regardez point ; les convulsions épileptiques ont parfois un effet contagieux sur les spectateurs.. Laissons les, éloignons-nous, reprenons notre étude sans perdre de temps ; " l'art est long, la vie est courte. "

Je me rappelle avoir lu dans la correspondance de Saint Charles Borromée qu'un de ses amis, personnage d'autorité et de gravité, ayant censuré je ne sais quel jésuite qui aimait trop à confesser les religieuses, celui-ci vint, furieux, lui faire avanée. Le jésuite se sentait fort : prédicateur en vogue, bien en cour, mieux en cour de Rome, il croyait n'avoir rien à ménager. Il se donna toute carrière, fut violent, insolent, tant qu'il voulut ; son grave censeur restait impassible. Alors il ne se connut plus lui-même, il descendit aux plus basses injures. . . . L'autre, ferme et calme, ne répondait rien, il le laissait tout à son aise déclamer, menacer, agiter les bras ; il ne lui regardait que les pieds. . . . " Pourquoi donc lui tant regarder les pieds ? demanda, quand il fut parti, un témoin de cette scène. — C'est, répondit l'homme grave, que je croyais de moment en moment voir passer la griffe ; ce possédé pourrait bien être le Tentateur en Jésuite. "

Un prélat pleure d'avance sur le sort des prêtres que nous croyons envoyer au martyre.

Hélas ! ce martyr est celui que plusieurs d'entre eux réclament, mais que le grand nombre fuit, *le mariage*. Ils aimaient mieux la liberté, le roman.

Nous pensons, sans rappeler les inconvénients trop connus de l'état actuel, nous pensons que si le prêtre doit conseiller la famille, il serait bon qu'il la connût, que marié (ou mieux encore, veuf), mûr d'âge et d'expérience, ayant aimé, ayant senti, éclairé par les affections domestiques sur les mystères de la vie morale qu'on ne devine jamais, il aurait tout à la fois plus de cœur et de sagesse.

Il est vrai que les défenseurs du clergé ont fait dernièrement une telle peinture du mariage, que peut-être beaucoup de gens craindront désormais de s'y engager. Ils ont renchéri sur tout ce que les romanciers et les socialistes modernes avaient dit de plus terrible contre *l'union légale*. Le mariage, que les amants recherchent imprudemment comme une confirmation de l'amour ne serait rien qu'une guerre ; on se marie pour se battre. Il est impossible de mettre plus bas la vertu du sacrement.

Le sacrement d'union, selon ces docteurs, ne sert à

rien, ne fait rien, à moins qu'un tiers ne soit toujours là entre les conjoints, — je veux dire les combattants, — pour les séparer.

On avait cru généralement que pour le mariage il suffisait de deux personnes. Cela est changé, Voici le nouveau système, comme eux-mêmes l'ont exposé ; trois éléments le constituent : 1o *L'homme*, le fort, le violent ; 2o *la femme*, l'être faible de nature ; 3o *le prêtre*, né homme et fort, mais qui veut bien se faire faible, ressembler à la femme, et qui, participant ainsi de l'un et de l'autre, peut s'interposer entre eux.

S'interposer, se mettre entre ceux qui devaient ne faire qu'un ! . . . Cela change infiniment l'idée que, depuis le commencement du monde, on se faisait du mariage.

Mais ce n'est pas tout ; l'on avoue qu'il ne s'agit pas d'une intervention impartiale qui favoriserait alternativement, selon la raison, chacun des conjoints. Non c'est à la femme uniquement qu'on s'adresse, c'est elle qu'on se charge de protéger contre son protecteur naturel. On lui offre de *se liquer avec elle pour transformer le mari*.

S'il était bien établi que le mariage, au lieu d'être l'unité en deux personnes, est la ligue de l'une des deux avec l'étranger, il deviendrait rare. Deux contre un, la partie semblerait trop forte ; peu de gens seraient assez braves pour affronter cette chance. Les mariages d'argent, déjà trop nombreux, seraient les seuls. Les gens obérés sans doute ne laisseraient pas de se marier toujours ; par exemple, le commerçant placé par un créancier impitoyable entre le mariage et la contrainte par corps.

Se transformer, se refaire, se refondre, changer de nature ! grande et difficile chose. Mais elle ne serait pas méritoire si elle n'était voulue librement, si elle n'était opérée que par une sorte de persécution domestique, de guerre au foyer.

Avant tout, il faut savoir si *transformation* veut dire *amélioration*, s'il s'agit, en se transformant, de monter, de s'élever dans la vie morale, de devenir plus vertueux et plus sage. Pour monter, à la bonne heure ; mais quoi ! si c'était pour descendre ?

Et d'abord la sagesse qu'on nous propose n'implique pas la science. " Science, littérature, qu'importe cela ? ce sont des choses de luxe, de vaines et dangereuses parures de l'esprit, et étrangères à l'âme. . . . " — Ne contestons pas, laissons passer cette vaine distinction qui oppose l'esprit à l'âme, comme si l'ignorance était l'innocence, comme si l'on pouvait, avec une littérature pauvre, fade, idiote, avoir les dons de l'âme et du cœur !

Mais le cœur, enfin, où est-il ? qu'on le montre un peu. D'où vient que ceux qui se chargent de le développer chez les autres se dispensent d'en donner des signes ? . . . Cette source vivante du cœur, quand on l'a vraiment en soi, on ne peut pas la cacher. Elle jaillit, quoi qu'on fasse ; vous la fermeriez ici, elle percerait à côté. On la contient plus malaisément que la source des grands fleuves.

Vaines images, et bien mal placées, je l'avoue. Dans quel Arabie déserte il faut que je rentre maintenant, à l'occasion de ceux-ci !

Nous sommes dans une église ; voilà un grand peu.

ple, une foule de gens, qui, après avoir erré, entrent altérés, dans l'espoir de trouver quelque rafraîchissement : ils attendent, la bouche ouverte. . . . Tombera-t-il au moins une goutte de rosée ?

Non, un homme monte en chaire, décent, convenable, sec : celui-ci ne touchera pas, il lui suffit de prouver. Grand étalage de raisonnement, hautes prétentions logiques, solennité dans les prémisses. . . . Puis, des conclusions tranchantes ; de moyens termes, jamais : " Ces choses ne se prouvent pas. . . ." Pourquoi donc alors, triste raisonneur, faisiez-vous si grand bruit de preuves ?

Eh bien ! ne prouvez pas ! aimez ! nous vous tiendrons quitte de tout. Dites un mot du cœur qui nourrit cette foule. . . . Toutes ces têtes, voyez-vous, si serrées autour de la chaire, ces têtes nues, blondes ou noires, ce ne sont pas des blocs de pierre, ce sont autant de vies et d'âmes. . . . Ceux-là, ce sont des jeunes gens, c'est l'avenir, ce sera le monde demain. Natures heureuses, pleines d'élan, neuves et entières, telles que Dieu les fit, indomptées aussi, et qui courent sans regarder sur le bord des précipices. . . . Jeunesse, avenir, péril, espérances pleines de craintes. . . . Quoi ! cela ne vous émeut point ? rien n'ouvre en vous le cœur paternel ?

Plus loin, cette foule brillante, ces femmes et ces fleurs, tout cet éclat qui réjouit l'œil, il y a là beaucoup de souffrance. . . . Un mot, je vous prie, pour elles. . . . Ce sont vos filles, vous le savez, celles qui, chaque soir, avec tant d'abandon, viennent pleurer à vos pieds. Elles se fient en vous, vous disent tout ; vous connaissez leurs blessures. Eh bien ! trouvez donc un mot consolant. . . . Cela n'est pas difficile. Quel homme, à voir dans sa main saigner le cœur d'une femme, ne sentirait venir du sien les paroles qui guérissent !. . . . Le muet, au défaut de paroles, trouverait, ce qui vaut mieux, des larmes !

Que dire de ceux qui, devant tant de personnes malades, souffrantes, confiantes, apportent pour tout remède l'esprit académique, des lieux communs brillants, de vieux paradoxes ?. . . . Que sais-je ?

Il y a là, il faut l'avouer, une grande sécheresse, une grande pauvreté de cœur.

Ah ! vous êtes secs et durs ! je le sentais l'autre jour (au mois de décembre dernier), lorsqu'en passant je lus sur les murs un mandement de l'archevêque. Il s'agissait d'un suicide, d'un malheureux qui s'était tué dans l'église de Saint-Gervais. Misère ? passion ? folie ? spleen, défaillance morale, dans cette sombre saison ? Rien ne disait les causes ! le corps seulement était là et le sang sur les dalles ; nulle explication. Par quelle gradation de chagrins, de désappointements, de douleurs, avait-il pu arriver à cet acte contre nature ? quels cercles d'enfer moral avait-il descendus pour toucher le fond de l'abîme ? Qui pouvait le dire ? personne. Mais tout homme qui a un peu d'imagination dans le cœur voit dans ces muettes ténèbres quelque chose qui veut qu'on pleure et qu'on prie.

Cet homme-là n'est pas M. Aître ; lisez le mandement. Il y a de la compassion pour l'église salie, de la pitié pour les pierres souillées ; mais pour le mort, malédiction. Cependant, chrétien ou non, coupable ou non, n'est-ce donc pas un homme, Monseigneur ? Ne pou-

viez-vous, en condamnant le suicide, laisser tomber en passant un mot de pitié ?. . . . Non, nul sentiment humain, rien pour la pauvre âme qui, par-dessus son malheur (terrible apparemment, puisqu'elle ne l'a pu supporter), s'en va, toute seule et maudite, tenter cette grande aventure de l'autre vie et du jugement. . . . Ah ! j'espère que tant de misère, et cette dureté même au delà de la mort, lui compteront pour quelque chose !

Un autre fait, fort indifférent, m'avait donné, il y a quelque temps, une impression analogue.

J'étais allé, pour une affaire, chez la vénérable sœur***. La sœur était absente ; deux personnes, une dame, un prêtre âgé, attendaient, comme moi, dans la petite salle basse. La dame semblait amenée par quelque motif de bienfaisance ; le prêtre, comme ils sont maîtres et seigneurs dans toute maison de charité, était là comme chez lui, et pour passer le temps, faisait sa correspondance sur le bureau de la sœur. A chaque billet fini, il écoutait un moment la dame ; celle-ci, douce figure, sur qui la vie avait déjà pesé, offrait un caractère tout particulier de bonté ; elle n'eût peut-être pas attiré l'attention, mais il y avait en elle quelque chose qui intéressait. . . . une passion ? un chagrin ?. . . . J'entendis sans écouter. . . . elle avait perdu son fils.

Un fils unique, plein de cœur, d'élan, de courage, héroïque enfant, qui, sortant de l'Ecole polytechnique, laissa tout, richesse et grande existence, plaisir, bonheur, une telle mère !. . . . et sans regarder ni à droite ni à gauche, courut à Marseille, à Alger, à l'ennemi, à la mort. . . .

La pauvre femme, toute à son idée, saisissait, de temps à autre, un petit moment pour placer un mot ; elle avait besoin de parler, de faire appel à la compassion. La scène était infiniment touchante, naturelle, et point mélodramatique. C'étaient des plaintes, des soupirs sans larmes, et qui attendrissaient par leur modération même.

Visiblement, elle perdait ses paroles. Le prêtre avait l'esprit ailleurs. Il ne pouvait pas ne pas écouter, ni répondre quelque peu (la dame était une personne riche, que sa voiture attendait à la porte), mais il s'en tirait au meilleur marché : " Oui, madame, la Providence nous éprouve. . . . Elle nous frappe pour notre bien. . . . Il y a des choses bien dures, etc., etc. " Ces vagues et froides paroles ne décourageaient pas la dame ; elle rapprochait sa chaise, croyant se faire mieux entendre : " Ah ! comment comprendre un si grand malheur ?. . . ." Elle eût fait pleurer un mort.

Avez-vous jamais vu le navrant spectacle du pauvre chien de chasse qui, ayant reçu une balle, se traîne près de son maître, et lui lèche les mains, comme pour le prier de le secourir ?. . . . Le rapprochement pourra sembler étrange à ceux qui n'ont pas vu la chose. Cependant, au moment même, il me vint au cœur. . . . Cette femme blessée à mort, mais si douce dans sa douleur, semblait se traîner aux pieds du prêtre et demander compassion.

Je regardais ce prêtre, vulgaire, sec, comme on en voit, tant, ni mauvais, ni bon ; rien n'indiquait un cœur de bronze, mais c'était un homme de bois. Je vis bien que, de tout ce qu'avait reçu son oreille, pas un mot n'était entré. Un sens lui manquait. Pourquoi

tourmenter un aveugle à lui parler de couleur ? Il répond des choses vagues, parfois il rencontre à peu près ; mais que faire ? il n'y voit pas.

J. MICHELET.

(A suivre)

LE PRESENT ET LE PASSE

Le Français est un peuple singulier. Tandis que les autres sont attachés à leur passé, s'en montrent fiers et s'appliquent à en tirer des leçons de courage et de sagesse, nous avons la haine du nôtre et nous ne pouvons pas assez le maudire. Ce n'est pas seulement depuis la Révolution que cette disposition règne en France, mais depuis le début du dix-huitième siècle, depuis la mort de Louis XIV et avant. Le désir d'oublier, d'abolir les siècles odieux de l'ancien régime, devint un moment si fort qu'on décréta une nouvelle ère et que le monde fut obligé de recommencer au premier jour du premier mois de l'an I. Voilà qui ne s'était jamais vu ; l'entreprise ne réussit guère, car on ne se déracine pas de son passé, et l'on se trouva après, sous d'autres formes, le même peuple qu'on avait été avant.

Mais cette passion de tout recommencer avait pour tant sa raison d'être ; les abus avaient été chez nous plus nombreux, plus violents peut-être que partout ailleurs ; nulle part, l'autorité n'avait été plus arbitraire, plus cruelle, nulle part la domination d'une classe sur l'autre n'avait moins observé la mesure ; il n'est pas de peuple chez lequel l'exercice du pouvoir soit plus cassant et plus absolu. Mais tout était-il abus et méchanceté dans le passé de la nation ?

Loin de là. Les principes sur lesquels s'était fondée notre ancienne organisation politique et sociale étaient au contraire excellents. Lorsque, après les siècles de désordre qui s'étaient écoulés entre la domination romaine et la constitution de la féodalité, celle-ci s'établit par la force des choses, il se trouva que les classes sociales eurent à s'appliquer à l'avantage l'un de l'autre et les particuliers à échanger entre eux de mutuels services. Contre le Normand, le Sarrasin, le Hongrois, le grand seigneur devenu brigand, l'épée du noble fut indignée et bénie ; contre les maux atroces de la vie, la prière du prêtre fut sollicitée et ses consolations accueillies avec transport : les fruits de la terre obtenus par le travail du vilain furent partagés entre tous avec joie.

Et dans la vie sociale, industrielle, l'association des efforts créa la corporation ; le patron fut le protecteur du valet destiné à lui succéder, de l'apprenti élevé par ses soins "comme fils de prud'homme". Une étroite solidarité unit les travailleurs de tout âge, de tout gra-

de ; les droits de tous furent reconnus, maintenus ; des institutions communes, des confréries charitables firent régner la fraternité.

Tout cela ne dura guère, hélas ! et dès qu'il y eut des forts et des riches, il y eut aussi des passe-droits, des haines ; le bon accord fut troublé.

Mais, et ceci est à retenir, les principes sociaux étaient fraternels : une grande solidarité régnait, s'imposait ; si les abus pullulaient, les principes étaient sains.

Nous n'avons, certes, nulle envie de revoir le passé, ses castes, ses institutions gothiques ; heureux d'avoir vu le jour au dix-neuvième siècle, nous avouons pourtant un regret, celui de la solidarité nationale et sociale organisée, celui des mœurs pouvant résulter de cette solidarité.

Le grand mal aujourd'hui, c'est que, d'un rang à l'autre et d'un homme à l'autre, nul ne se sent plus tenu à rien. Le paysan quitte son village, arrive à la ville : que regrette-t-il et qui le regrette là d'où il part ? Qui le regarde et l'accueille là où il arrive ? Un petit capitaliste s'établit : qui l'aide, l'encourage dans la lutte périlleuse qu'il entreprend ? Qui s'inquiète de sa chute s'il succombe ! Un travailleur ne trouve pas l'emploi de ses bras et sa famille va mourir de faim : qui se croit chargé de corriger en sa faveur la dureté de la loi sociale ?

Partout, l'insolidarité, la solitude. Partout, cette horrible parole : malheur à celui qui est seul ? Les institutions nouvelles de solidarité ne sont pas encore créées. Imparfaites, grossières, naïves au moyen-âge au moins existaient-elles.

Et ce n'est pas seulement la solitude, la souffrance, le danger individuel et social qui résultent de leur absence ; c'est l'immoralité, c'est cet ensemble de vices que nous combattons ici. Avec raison, nous nous élevons contre l'intempérance ; contre la débauche, contre toutes les formes de l'égoïsme grossier et bestial ; mais comment donc les vertus sociales entreraient-elles dans les âmes qu'aucune vie vraiment humaine n'a exercées à la bonté, au dévouement ? Ces vertus sont le fruit de la sociabilité, de la vie commune, et la vie de famille existe-elle encore ?

Si nul ne songe à moi, ne tient l'œil sur moi ; si je ne puis tenir à personne, comment l'opinion publique serait-elle un frein pour mes passions ?

Si nul ne me donne l'exemple de bien penser et de bien agir, comment apprendrai-je l'un ou l'autre ? Les vices grossiers naissent du vide de l'âme, comme les qualités morales, de la plénitude des affections et des relations, des services reçus et rendus, de la communion avec les esprits amis. L'immoralité n'est pas cause, elle est surtout effet.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ? Il faut rétablir

la solidarité morale entre les hommes ; il faut restaurer la fraternité ; il faut créer peu à peu les institutions de la vie commune, fortifier d'abord celles qui peuvent exister déjà. Ce que l'organisation politique ne fait pas, faisons-le par l'effort qui est suffisant, l'organisation fraternelle le suivra et nous verrons renaître la paix sociale et les mœurs.

M.-J. GAUFFRES.

EXTRAORDINAIRE CUISINE

DE DEUX VIEUX

Un clair matin d'octobre, au gai soleil levant, je pars d'Yokohama, me rendant peu importe où, vers l'intérieur de l'île Nippon, — suivi d'Yves, cela va de soi.

Dans nos petits chars roulés par des hommes coureurs, nous commençons notre voyage grand train, roulés très vite, le visage cinglé par l'air vif et froid de l'automne.

Une heure durant, nous suivons le *Tokaido* (ou "route de la mer Orientale"), qui est la plus grande et la plus ancienne voie de communication, de l'empire japonais. Tout le long, c'est une suite ininterrompue de boutiques, de maisons-de-thé, d'auberges : les unes encore pimpantes, couvertes de peintures, de lanternes, de banderoles en papier ; les autres — le plus grand nombre, — racornies et noirâtres, ayant un air d'extrême vieillesse. Murailles en bois toujours ; toitures très hautes, — toutes en chaume et uniformément couronnées d'une sorte de crièrière verte : une plate-bande d'herbes et de feuilles d'iris qui s'est formée d'elle-même au faite de chaque maisonnette. Autour de nous défilent des paysages très gentils, des collines boisées, des petites pagodes placées ingénieusement çà et là parmi les arbres, des ruisseaux bien frais sous des bambous.

Beaucoup de monde sur cette "route de la mer Orientale", un va-et-vient continu ; des cris de marchands, rires, des empressements, des rencontres de bonshommes dératés courant à toutes jambes, s'arrêtant une minute devant l'auberge pour avaler un bol de riz, une tasse de thé, — puis repartant ventre à terre, en sens inverse. Quelques chevaux harnachés de pendeloques multicolores. Mais surtout des hommes coureurs, des hommes porteurs, des hommes faisant tous les métiers de force et de vitesse qui, chez nous, sont confiés à des bêtes : les uns allant à grande allure dans des *djin-ricchi-ka*, les drôles de petites dames pâlottes, les vilains petits messieurs japonais ; d'autres, plus lents, plus forts, étonnamment trapus et tout en muscles, attelés comme des bœufs à de lourdes charrettes de pierre. Et des défilés de gens du peuple, portant, sur des bâtons, des ballots de riz, des ballots d'étoffes, des caisses de porcelaine ; d'énormes potiches pour l'exportation, cheminant en cortège, à dos humain, chacune emmaillottée dans un étui de paille comme nos bouteilles de champagne. — Tout le mouvement, toute la vie d'une grande artère commerciale, dans le plus bizarre des pays du monde.

Après une première heure de voyage, nous quittons ce "Tokaido" pour entrer dans des campagnes tran-

quilles, par des sentiers où nos coureurs sont forcés de ralentir leur allure folle.

Engagés maintenant dans une série de petites allées qui se succèdent toutes pareilles, nous suivons les sinuosités de ces espèces de couloirs de verdure, ayant partout et constamment notre horizon fermé par des collines boisées dont les formes gracieuses se répètent indéfiniment, toujours semblables. Les bois sont d'un beau vert, à peine rougi çà et là par l'automne. Le long du sentier, toujours des rizières et des champs de mil ; ou bien des vergers dont les arbres, tous d'une même essence particulière au Japon, sont chargés de fruits d'une belle couleur d'or.

Plus nous nous avançons dans ce pays, plus cela devient calme, après l'agitation de la grande route ; plus cela devient pastoral, avec un air d'autrefois.

De temps en temps, des villages, nichés dans la verdure. Autour, des gens travaillant la terre ; paysans vêtus de longues robes en coton de teinte sombre, ou bien tous nus montrant leur corps jaune ; hommes et femmes à grands cheveux, pareillement coiffés d'un mouchoir bleu clair noué en fanchonnette sous le menton. Aux abords des villages, une prodigieuse quantité de bébés, accourant avec des gentils sourires, pour nous voir et nous faire déjà des révérences de cérémonie. Petites figures de chats ; petites têtes comiques, rasées par places en manière de jardin anglais, avec plate-bande de cheveux au-dessus de chaque oreille, et, vers la nuque, d'autres ronds-points d'où partent des queues impayables. Toutes les petites filles, des qu'elles ont sept ou huit ans, portent, à cheval sur les reins, un frère cadet qu'elle triment, secouent, dans leurs jeux et leurs courses, et qui rit ou qui dort, sans jamais crier. Le bébé est attaché sur le petit dos de la souveraine par des bandes d'étoffe, attaché si bien que les deux minois semblent appartenir au même personnage ; — Yves imagine, pour les désigner, cette appellation que je n'aurais pas trouvée : des enfants à deux têtes.

Devant les maisons, il y a des jardinets très soignés, entourés de haies bien taillées, bien correctes ; à côté de quelques fleurs inconnues, il y pousse des dahlias comme en France, des zinnias, des marguerites-reines, des roses de Bengale — plus petites que les nôtres et plus rouges, — et, naturellement, des anémones du Japon. Au lieu des pommiers de nos campagnes françaises, couverts à cette saison de pommes jaunes ou rouges, ici, toujours ce même arbre : le *kaki*, dont le feuillage ressemble à celui du néflier et dont les fruits sont d'une couleur dorée encore plus éclatante que celle des oranges.

A tous les angles du chemin que nous suivons, des petits bouddhas en granit sont plantés, comme, chez nous, les saints et les calvaires. En général, ils sont plusieurs de compagnie, alignés bien en rang, sous un toit de bois qui les abrite de la pluie ; quelques-uns même portent des collerettes en drap rouge, des colliers de perles, des bracelets. Devant eux, des vases grossiers où trempent des fleurs. C'est un Japon tout à fait campagnard que nous traversons à présent. Beaucoup de pagodes ; le moindre village en a deux ou trois, — posées toujours sur des monticules, à l'ombre de grands arbres ; on y monte par des escaliers raides, aux mar-

ches de bois ou de granit, en passant toujours sous deux ou trois de ces portiques religieux appelés *tori*, dont la forme, éternellement la même, est d'une étrangeté mystérieuse.

Au milieu des rizières fauchées, des mils fauchés et encore verts, notre chemin ne monte ni ne descend : nous sommes toujours en plaine, mais toujours resserrés entre ces mêmes collines qui nous enferment comme des murailles. Séparément chaque petite vallée a beau être riante, fraîche, l'ensemble est inquiétant et un peu triste,—à cause de cette impression que l'on a, d'en laisser derrière soi tant d'autres semblables, desquelles il faudra ressortir par ce même et unique sentier. Elles se suivent, se croisent, s'enchevêtrent en labyrinthe, et, à la longue, cela oppresse de se sentir enfoncer de plus en plus dans ce pays muré sans horizon, sans vue...

...A un détour du chemin, un peu endormis que nous sommes par la monotonie du voyage et par les cahots de nos chars, nous éprouvons tout à coup une grande indignation (de la première minute de surprise, bien entendue, avant d'avoir eu le temps de comprendre) : devant une maison isolée, un vieux et une vieille, pour les manger dans doute, font cuire deux petites filles !... Une grande cuve de bois pleine d'eau est près d'eux, posée sur un trépied, au-dessus d'un feu de branchages très clair ; dedans, ces deux petites filles, et six ou huit ans, dont la tête émergeait encore et nous apparaissent à travers une légère fumée !...

Tout simplement, elles prennent un bain... que l'on réchauffe à mesure, de peur qu'elles n'attrapent un refroidissement.— Mais, en vérité, elles ont l'air d'avoir été mises là pour bouillir : on dirait d'une soupe aux petites filles préparée pour quelque Gargantua cannibale...

Et si contentes, toutes deux, de gambader dans l'eau tiède ; — et si amusées de ce que nous passons précisément à ce moment-là, faisant mille singeries à notre intention, dansant, plongeant avec un jet d'éclaboussures, ou bien se redressant debout, toutes nues, comme des diabolins qui sortent d'une marmite ! Et ces deux vieux Nippons — grand-père et grand-mère évidemment, assis sur leur porte, surveillant ce bouillon avec une tendre bonhomie, et riant eux-mêmes de nous voir rire...

Cela fut promptement derrière nous, cette maisonnette solitaire, cette cuisine, cette gaieté de braves gens que nous ne verrons jamais.— et nous continuons de courir dans les rizières maintenant désertes, entre les petites montagnes toujours pareilles, emportant de notre mépris première un souvenir très drôle, qui sans doute nous amusera longtemps.

PIERRE LOTI.

La Congrégation de l'Index vient de condamner un livre paru, il y a quelque temps, ayant pour titre : "A Lourdes avec Zola", dû à la plume d'un certain Lacasse, un jeune écrivassier, conférencier à temps perdu pour l'arbitrage de la paix, qui court d'un pays à l'autre à la recherche de la renommée. Ce n'est pas à Rome ni à Lourdes qu'il l'a trouvée !—*Le Trifluvien*.

VOYAGE CIRCULAIRE

(Suite)

Lucien, en quittant Paris, a acheté un Guide. Ils descendent dans un hôtel recommandé, et ils sont aussitôt la proie des garçons. A la table d'hôte, c'est à peine s'ils osent échanger une parole devant tout ce monde qui les regarde. Enfin, ils se couchent de bonne heure ; mais les cloisons sont si minces, que leurs voisins, à droite et à gauche, ne peuvent faire un mouvement sans qu'ils l'entendent. Alors, ils n'osent plus remuer, ni même tousser dans leur lit.

— Visitons la ville, dit Lucien, le matin en se levant et partons vite pour Le Havre.

Toute la journée, ils restent sur pieds. Ils vont voir la cathédrale où on leur montre la tour de Beurre, une tour qui a été construite avec un impôt dont le clergé avait frappé les beurres de la contrée. Ils visitent l'ancien palais des ducs de Normandie, les vieilles églises dont on a fait des greniers à fourrages, la place Jeanne-d'Arc, le Musée, jusqu'au cimetière Monumental. C'est comme un devoir qu'ils remplissent, ils ne se font pas grâce d'une maison historique. Hortense surtout s'ennuie à mourir, et elle est tellement lasse, qu'elle dort le lendemain en chemin de fer.

Au Havre, une autre contrariété les attend. Les lits de l'hôtel où ils descendent sont si étroits, qu'on les loge dans une chambre à deux lits. Hortense voit là une insulte et se met à pleurer. Il faut que Lucien la console, en lui jurant qu'ils ne resteront au Havre que le temps de voir la ville. Et leurs courses folles recommencent.

Et ils quittent Le Havre, et ils s'arrêtent ainsi quelques jours dans chaque ville importante, marquée sur l'itinéraire. Ils visitent Honfleur, Pont-L'Évêque, Caen, Bayeux, Cherbourg, la tête pleine d'une débandade de rues et de monuments, confondant les églises, hébétés par cette succession rapide d'horizons qui ne les intéressent pas du tout. Nulle part ils n'ont encore trouvé un coin de paix et de bonheur où ils pourraient s'embrasser loin des oreilles indiscretes. Ils en sont venus à ne plus rien regarder, continuant strictement leur voyage ainsi qu'une corvée dont ils ne savent comment se débarrasser. Puisqu'ils sont partis, il faut bien qu'ils reviennent. Un soir, à Cherbourg, Lucien laisse échapper cette parole : — Je crois que je préfère ta mère. Le lendemain, ils partent pour Granville. Mais Lucien reste sombre et jette des regards farouches sur la campagne, dont les champs se déploient en éventail, aux deux côtés de la voie. Tout d'un coup, comme le train s'arrête à une petite station dont le nom ne leur arrive même pas aux oreilles, un trou adorable de verdure perdu dans les arbres, Lucien s'écrie : — Descendons, ma chère, descendons vite ! — Mais cette station n'est pas sur le Guide, dit Hortense stupéfaite. — Le Guide ! le Guide ! reprend-il, tu vas voir ce que je vais en faire, du Guide ! Allons, vite, descends ! — Mais nos bagages ? — Je me moque bien de nos bagages !

Et Hortense descend, le train file et les laisse tous les deux dans le trou adorable de verdure. Ils se

trouvent en pleine campagne, au sortir de la petite gare. Pas un bruit. Des oiseaux chantent dans les arbres, un clair ruisseau coule au fond d'un vallon. Le premier soin de Lucien est de lancer le Guide au beau milieu d'une mare.

Enfin, c'est fini, ils sont libres !

A trois cent pas, il y a une auberge isolée, dont l'hôtesse leur donne une grande chambre blanchie à la chaux, d'une gaieté printanière. Les murs ont un mètre d'épaisseur. D'ailleurs, il n'y a pas un voyageur dans cette auberge, et, seules, les poules les regardent d'un air curieux. — Nos billets sont encore valables pour huit jours, dit Lucien ; eh bien ! nous passons nos huit jours ici.

Quelle délicieuse semaine ! Ils s'en vont dès le matin par les sentiers perdus, ils s'enfoncent dans un bois, sur la pente d'une colline, et là ils vivent leurs journées, cachés au fond des herbes qui abritent leurs jeunes amours. D'autres fois, ils suivent le ruisseau, Hortense court comme une écolière échappée ; puis elle ôte ses bottines et prend des bains de pieds, tandis que Lucien lui fait pousser de petits cris, en lui posant de brusques baisers sur la nuque. Leur manque de linge, l'état de dénuement où ils se trouvent, les égaye beaucoup. Ils sont enchantés d'être ainsi abandonnés, dans un désert où personne ne les soupçonne. Il a fallu qu'Hortense empruntât du gros linge à l'aubergiste, des chemises de toile qui lui grattent la peau et qui la font rire. Leur chambre est si gaie ! ils s'y enferment dès huit heures lorsque la campagne noire et silencieuse ne les tente plus. Surtout, ils recommandent qu'on ne les réveille pas. Lucien descend

parfois en pantoufles, remonte lui-même le déjeuner, des œufs et des côtelettes, sans permettre à personne d'entrer dans la chambre. Et ce sont des déjeuners exquis, mangés au bord du lit, et qui n'en finissent pas, grâce aux baisers plus nombreux que les bouchées de pain.

Le septième jour, ils restent surpris et désolés d'avoir vécu si vite. Et ils partent sans même vouloir connaître le nom du pays où ils se sont aimés. Au moins, ils auront eu un quartier de leur lune de miel.

C'est à Paris seulement qu'ils rattrapent leurs bagages.

Quand le père Bérard les interroge, ils s'embrouillent. Ils ont vu la mer à Caen, et ils placent la tour de Beurre au Havre.

— Mais, que diable ! s'écrie le quincaillier, vous ne me parlez pas de Cherbourg... Et l'arsenal ?

— Oh ! un tout petit arsenal, répond tranquillement Lucien. Ça manque d'arbres. Alors, Mme Larivière, toujours sévère, hausse les épaules [en murmurant : — Si ça vaut la peine de voyager ! Ils ne connaissent seulement par les monuments... Allons, Hortense, assez de folies, mets-toi au comptoir.

EMILE ZOLA.

Nos abonnés sont priés de nous faire parvenir le montant de leur abonnement, et obliger l'administration du RÉVEIL.

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

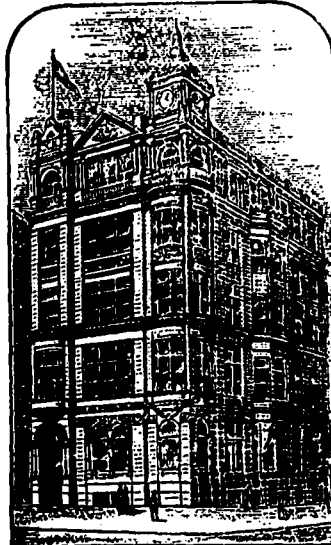
ROBERTSON MACAULAY, *Président.*
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

ENCORE * DES * AVANTAGES !

93 rames depapier-note, réglé, \$1 25 la rame,
5 rames pour \$5.50.

VALEUR REELLE \$2 LA RAME.

130,000 Enveloppes blanches, No 7, 75c le mille. Valant \$1.00.

35,000 Enveloppes en papier-toile à 75c le mille. Valant \$1.50.

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$16,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—**THOMAS DAVIDSON**, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux des plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filletteau au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS

Chambres 613 et 614. Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2343.

**EDEN MUSEE
ET THEATRE**

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, ACOBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

LA SAISON
Le seul au monde publiant 400 gravures par 10 ANS.

30 OUVRAGES
1. Album de gravures
2. Album de gravures
3. Album de gravures
4. Album de gravures
5. Album de gravures
6. Album de gravures
7. Album de gravures
8. Album de gravures
9. Album de gravures
10. Album de gravures
11. Album de gravures
12. Album de gravures
13. Album de gravures
14. Album de gravures
15. Album de gravures
16. Album de gravures
17. Album de gravures
18. Album de gravures
19. Album de gravures
20. Album de gravures
21. Album de gravures
22. Album de gravures
23. Album de gravures
24. Album de gravures
25. Album de gravures
26. Album de gravures
27. Album de gravures
28. Album de gravures
29. Album de gravures
30. Album de gravures

Agents à Montréal:
L.S. JOS. F. TARDY & F. TARDY
1004 et 1006 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
BOITE 274.

**POUR RELIER LES FASCICULES
"NAPOLEON"**

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.